

vice de l'évêque Dubois, comme jardinier, et qu'ayant découvert en moi la matière (*the stuff*) dont on fait les évêques et les cardinaux, avec assez d'intelligence pour gouverner l'Eglise dans les tems les plus prospères, l'évêque me fit instruire, appuyé sur cette découverte." Je remarquerai simplement avec tout le respect dû à cette aimable, mais je dois le dire, sottise dame, qu'elle se trompe, et ne fait que montrer la matière (*stuff*) dont sont faites les gazettes de Boston.

Ma liaison avec l'évêque Dubois fut en vertu d'un engagement en forme entre nous, par lequel aucun ne devait avoir d'obligation envers l'autre.

J'ai cependant ressenti la bonté de ce vénérable et saint prélat, ainsi que son amitié qui me mit au nombre de tant d'autres jeunes gens sur lesquels elle s'étendait. J'entraï au collège, ayant été jusqu'à ce jour parfaitement étranger à l'évêque Dubois.

Je devais surveiller le jardin comme une compensation pour mes dépenses dans la maison jusqu'à ce qu'une vacance me fit nommer professeur de telle classe que je serais jugé en état de diriger. Je restai ainsi durant les neuf premiers mois que je passai au collège, continuant mes études sous un maître particulier. Les sept ou huit années qui suivirent furent employées à poursuivre mes études et en même tems à enseigner les classes que l'on m'avait assignées. A la fin de cette période je fus ordonné prêtre et placé à Philadelphie. Ce fut alors que commença ma vie publique; et au bout de onze ans je fus envoyé, mais non de mon propre choix, comme évêque assistant de New-York. Pendant cet espace de tems j'avais contracté à Philadelphie dans un grand nombre de familles, tant protestantes que catholiques, des amitiés qui me seront à jamais chères, j'en appelle à leur témoignage, sans distinction de croyance, pour ce qui regarde mon caractère comme ecclésiastique et comme citoyen. Si vous pensez, monsieur, toutes ces circonstances, vous vous convaincrez de suite que si j'étais une personne du caractère, sous lequel on m'a représenté dans les dénonciations dont j'ai dernièrement été l'objet, il n'est pas probable que j'occuperais maintenant la place ou le choix des autres m'amis. Je suis citoyen; j'en comprends les droits et les devoirs. Je connais le génie, la constitution et l'histoire de ce pays. Mes sentimens, mes habitudes et mes pensées ont été tellement identifiés avec tout ce qui est américain, que j'avais presque oublié que j'étais un étranger jusqu'à ce que les circonstances récentes m'en aient trop péniblement rappelé la mémoire. Tout cela avec d'autres sujets qu'il me reste encore à traiter seront cause que l'on voudra bien me pardonner de mettre devant le public des choses aussi peu intéressantes que le sont ma propre histoire et mes affaires personnelles. La réflexion cependant a rappelé à mon esprit des souvenirs de la jeunesse. Je vis alors que l'intolérance de mon propre pays ne m'avait laissé pour tout héritage qu'un nom humble mais sans tâche. Dans la suite la même intolérance fut comme une barrière contre toute espérance dans la terre qui ma vû naître; et il ne restait plus qu'un pays, où je m'étais laissé aller à croire que les droits et les privilèges de citoyens rendaient tous les hommes égaux. Je me rappelle encore les réflexions que firent naître en moi la vue du pavillon américain. Il ne me vint jamais en pensée qu'un jour ce drapeau, emblème de la liberté à laquelle je viens de faire allusion serait partagé en accordant ses étoiles aux citoyens natis du pays — et ses bandes seulement comme la portion des étrangers naturalisés. J'étais, comme on le voit, jeune et sans expérience; et pour tant les derniers événemens n'ont diminué en rien ma confiance en cet étendard de la liberté civile et religieuse. Il peut se faire que je me sois trompé; néanmoins je m'attachais à cette erreur, si c'en est une, et comme je croyais en ce drapeau sur la foi d'une nation, j'ai tout lieu de croire que ces bandes disparaîtront entièrement; et que ses parties blanches rougiront jusqu'à l'écarlate, avant qu'il devienne un instrument de mauvaise foi pour les étrangers des autres pays; et alors il ne restera plus rien que les glorieuses étoiles.

A continuer.

BULLETIN.

Loterie de bienfaisance. — Lettres des Sœurs-Grises.

Mardi prochain, le 13 du courant, les Dames de l'Association de Charité, conjointement avec les Administratrices de la Maison de la Providence, doivent offrir en vente, dans une des salles de l'Asile, un assortiment complet d'articles de BAZAR. Il y aura loterie, raffle et table de rafraichissemens; le tout au profit de l'Institution et pour aider à l'achèvement immédiat du fronton de l'édifice et à la construction du clocher. Les portes seront ouvertes depuis une heure de l'après-midi jusqu'à neuf. Comme l'on voit, le zèle est industrieux pour suggérer le bien; espérons que la générosité saura le secondier.

Nous avons entretenu nos lecteurs, dans notre dernier numéro, de l'arrivée des Religieuses du Bon-Pasteur. Le prodigieux accroissement de cette nouvelle congrégation, qui en neuf ans a déjà fondé trente-deux maisons, nous fait assez comprendre que la Providence la protège d'une manière toute spéciale et qu'elle lui rend au centuple. C'est la marche qu'elle suit partout. Le Canada, et Montréal en particulier, commence à en ressentir les effets. Cette ville a fait le sacrifice de quatre sujets distingués et Dieu la gratifie

d'une nouvelle communauté. C'est ainsi qu'il ne se laisse jamais vaincre et munificence et tout en paraissant laisser aux hommes la gloire du succès de leurs glorieuses et saintes entreprises, il en est toujours lui seul l'appui et le soutien. C'est ce qui fortifie et encourage ceux qui se vouent et se sacrifient au service du prochain pour la gloire de Dieu. Il n'en est presque point qui ne sentent les effets visibles de sa protection. Toujours est-il certain que le courage n'anque rarement, et on peut dire, ne manque jamais à ceux qui sont les instrumens de la Providence, quelques difficultés qu'ils éprouvent, quelques sacrifices qu'ils fassent, quelques faibles et quelques incapables qu'ils paraissent. Ils sentent toujours, même au milieu des croix, des fatigues et des peines, l'effet de cette promesse du Sauveur que *son joug est doux et léger*. Nous avons sous les yeux des preuves frappantes de cette vérité. Personne n'a oublié le généreux dévouement de nos courageuses héroïnes qui sont parties vers la fin d'avril pour la Rivière-Rouge; on nous a fait l'honneur de nous communiquer quelques parties des lettres qu'elles ont pu adresser dans leur route à cette communauté chérie et qui leur causait de si doux souvenirs. Nous ne pouvons résister au désir d'en publier quelque chose, persuadé que nos lecteurs y trouveront le même plaisir et le même intérêt que nous.

Nous laisserons parler ces bonnes sœurs elles-mêmes, autant que possible. Seulement pour éviter la répétition des mêmes pensées qui se trouvent à peu près dans toutes leurs lettres, nous n'en ferons parler ordinairement qu'une au nom de toutes.

On peut bien s'imaginer que c'était dans la séparation que devrait se trouver l'héroïsme du courage. Aussi voici comme s'exprime l'une d'elles, ici, on peut bien dire qu'elle est l'organe de toutes les autres :

"Qu'il m'en a coûté de me séparer pour le reste de ma vie d'une communauté, dans laquelle je n'ai pas seulement des cours, mais de tendre mère, qui ont eu tant de bonté pour moi. Je vous assure, ma chère mère, que le 23 avril ne s'effacera jamais de ma mémoire: je ne sais ce qui m'a soutenue le matin quand nous fîmes nos adieux..... certainement que la Ste. Vierge m'a soutenue dans ce moment....."

"Le soir quand il m'a fallu faire les adieux à toutes mes chères sœurs, je ne puis pas vous exprimer ce que je ressentais, je crois que l'agonie n'est pas pire; et il est bien vrai de dire qu'il y a des liens difficiles à rompre..... je me console de cette émigration dans un pays aussi éloigné, en pensant qu'à chaque heure du jour je puis m'unir à toutes mes sœurs et participer à leurs bonnes œuvres."

Après cette dure séparation tout n'est pas fini, il reste toujours des combats à livrer à la nature, mais le secours divin les réduit presque à rien comme le prouvent ces passages attendrissans :

"A l'île Dorval nous passâmes la nuit telle que telle, et le lendemain matin il a fallu nous embarquer et nous éloigner de ce que nous avions de plus cher en ce monde. C'est dans ce moment que mon pauvre cœur s'est gonflé: plus les voyageurs chantaient et plus mon cœur se resserrait. En approchant de Ste.-Anne, ma sœur Lagrave eut assez de courage et de force pour entonner le cantique *Bénissons à jamais*, mais moi je n'avais que des larmes pour bénir le Seigneur. Enfin mon courage commença à se ranimer et a toujours continué depuis, excepté lorsque le souvenir me rappelle les doux moments que j'ai passés près de vous."

"Vous pouvez vous imaginer que nous nous sommes trouvées dibles lorsque nous nous sommes vues couchées dans cette tente et n'avoir qu'une simple toile pour nous séparer des hommes, des animaux et des injures du tems; étendre une nappe à terre sur un prélat et nous asseoir autour sur nos talons ou sur nos sacs pour prendre nos repas. Nous n'avons mangé que deux ou trois fois sur des tables depuis notre départ. Malgré tout cela, je sens une force que je ne puis exprimer, je conçois bien que c'est l'effet des prières des âmes ferventes qui prient pour nous... Nous l'éprouvons d'une manière particulière."

"Continuez, mes très-chères sœurs, à offrir vos vœux au Seigneur, non-seulement pour notre voyage, mais aussi pour exécuter fidèlement l'œuvre que le Seigneur nous a confiée. Je vous assure que je suis plus en peine pour l'avenir que pour le présent."

"Il est inutile, dit une autre, que je vous donne de longs détails sur notre voyage, puisque notre mère vous écrira le journal, je me contenterai de vous dire que je le croyais plus pénible; il est vrai qu'après la journée du 23, rien ne peut paraître difficile. Notre mère et ma sœur Lagrave n'ont presque pas dormi depuis leur départ, le bruit des rapides, le froid et les roches les empêchent de dormir; ma bonne sœur Lafrance est souvent éveillée par la peur des loups, des serpents et des couleuvres et quelquefois des araignées, pour moi le sommeil passe par-dessus tout cela, et je n'ai pas encore trouvé de roches assez dures pour m'empêcher de dormir. On a passé le 3 mai dans une île toute pleine de bois brûlé; il a plu et grêlé toute la journée; vous pouvez croire qu'il fallait bien se mettre au pied de la croix, pour ne pas pleurer, lorsqu'on pensait qu'à Montréal il y avait une si belle fête; ma